



HAL
open science

La nappe rouge

François Gaudin

► **To cite this version:**

François Gaudin. La nappe rouge. Alain Rey. Lumières sur la langue, pp. 261-271, 2023, Lexica. Mots et Dictionnaires. hal-04276703

HAL Id: hal-04276703

<https://hal.science/hal-04276703>

Submitted on 9 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LA NAPPE ROUGE

La nappe était rouge. Nous étions à Lyon. Nous déjeunions au restaurant pendant un colloque, en septembre 2007. Monique Cormier évoquait à ma demande la journée qu'elle avait organisée à Montréal pour rendre hommage à Alain Rey. J'étais admiratif de son sens de l'organisation mais aussi des moyens matériels et humains dont elle disposait – notamment une attachée de presse à temps partiel durant un an. Elle travaillait dans un autre monde, cela s'appelait l'Université de Montréal. Alors que nous, déjà, nous cherchions dix-neuf sous pour faire un franc¹.

Je la félicitais d'avoir pris cette initiative et de lui avoir donné un tel écho ; je regrettais qu'aucune université française n'ait conçu une manifestation analogue. Il est vrai qu'Alain Rey n'appartenait pas à un établissement de recherche publique mais était-ce une raison suffisante ? Il est vrai aussi qu'il avait dirigé le *Grand Robert* et que nombre de chercheurs impliqués dans le *Trésor de la langue française*, qui s'écrivait en même temps, voyaient d'un œil un peu mauvais cette entreprise relevant de l'économie de marché alors qu'ils servaient un projet de type gaullien sous l'égide du CNRS².

Ceci explique que Monique m'ait dit que, n'étant membre d'aucune chapelle et travaillant en province, je devrais m'y coller. L'idée me semblait bien téméraire en même temps qu'elle me séduisait. Je ne connaissais pas encore personnellement Alain Rey et j'étais le seul titulaire à m'intéresser à la lexicographie et la terminologie dans mon laboratoire de Rouen. Je partais avec ces deux handicaps. Mais je me laissais convaincre. Lyon est une ville où l'on mange bien et où l'on ne boit guère plus mal. Nous enfourchâmes l'idée et commençâmes à chercher des noms de possibles invités. Nous avons passé en revue un grand nombre

¹ Depuis, c'est devenu pire...

² Gaullien ? En raison de l'ambition du projet, de la méconnaissance des besoins du public et de l'absence de suivi. L'aéronautique avait le Concorde ; la lexicographie se donnait le *Trésor de la langue française*. Nous eûmes le plus grand dictionnaire consacré à une langue vivante. Il devint, sur Internet, un catafalque dédié au parler des deux empires et des quatre premières républiques françaises – ne mentionnons pas les rois. Ce qui ne l'empêchera pas d'être abondamment consulté.

de personnes puis pour fixer les idées, tracé certains noms sur la nappe en papier. Rouge dessus, blanche dessous.

Le projet s'esquissa ainsi, le temps d'un repas. Nous étions deux, il fallait un troisième membre pour former le comité scientifique. Ce devait être un spécialiste lyonnais, ce fut le sympathique Henri Béjoint, que nous célébrions pendant le colloque, un maître publié par les presses de l'Université d'Oxford, s'il vous plaît ! J'avais puis contactais Alain Rey avec une esquisse de projet. Nous déjeunâmes près de chez lui. Le gastronome choisissait avec soin ses plats et ses mots et nous devions sélectionner des noms pour notre programme. Petit à petit, nous nous trouvâmes face à un générique assez impressionnant. Je trouvais du sens à ce que nos étudiants puissent rencontrer des auteurs qu'ils lisaient et mes jeunes collègues m'avaient élu à la direction de notre petit laboratoire pour animer sa vie scientifique. Ça tombait bien. Une «Semaine du mot» consacrée à un savant hors pair en même temps qu'à un personnage médiatique me paraissait de nature à susciter des curiosités voire motiver des initiatives. J'étais loin d'imaginer que je susciterais des acrimonies. La nappe était rouge ; tout ne fut pas rose.

Au cours de nos échanges, nous évoquâmes l'expérience de son « Mot de la fin » qui avait acquis le statut de rendez-vous familial pour nombre d'auditeurs. Je lui proposais de rendre compte de cette aventure radiophonique dans un petit ouvrage. Il prit le temps de rédiger un texte que sa fidèle secrétaire, Catherine Lainé, que j'ai plaisir à remercier ici, mit en forme. Je convainquis sans peine l'éditeur des Presses des Universités de Rouen et du Havre qui accepta même de me suivre dans le projet, assez inhabituel pour un éditeur universitaire, que je lui soumettais : une publication illustrée, avec un tirage de tête numéroté signé par l'auteur et l'illustrateur. Ce fut *L'Esprit des mots*. L'ensemble des travaux préparatoires de l'illustrateur, Pierre Franck, furent exposés ensuite à la médiathèque d'Yvetot. L'auteur me confia que c'était son seul ouvrage à caractère bibliophilique³. Et pourtant, bibliophile, il l'était avec gourmandise, ayant hérité ce goût de son père. Outre une des plus imposantes collections de dictionnaires, il possédait notamment une édition originale de François Rabelais, auteur qu'il admirait au plus haut point.

Ce mince fascicule fut publié au moment de la «Semaine du mot», organisée en son honneur et qui incluait un colloque de deux jours. Pur ce dernier, j'avais proposé plusieurs libellés dont «Le malin génie de la

³ Il est aujourd'hui épuisé.

langue française», qu' il qualifia en ces termes «Enfin, votre titre, à condition d'admettre que l'adjectif MALIN est sorti du diabolisme, m'a semblé excellent»⁴. Alain Rey célèbrerait le diabolisme avec son *Dictionnaire amoureux du Diable* quelques années plus tard.

À partir de premiers éléments que je lui avais soumis, Alain Rey m'adressa une liste d'invités à pressentir. Je ne reprendrai pas la liste de ceux qui vinrent; deux livres ont paru. Le désir de rendre hommage au père du *Petit Robert* rivalisait avec l'envie de remercier le chroniqueur matutinal à la voix si jeune. Je n'essuyais aucun refus. Je n'eus que deux regrets. Après avoir réussi à contacter Umberto Eco, j'appris qu'il était indisponible durant cette période. Je m'entretins avec Henri Meschonnic. Il fut très cordial mais il était hospitalisé et craignait de ne pas ressortir pour venir à Rouen. Peu de temps après, alors que je pensais Alain Rey au courant, je lui appris le décès de ce proche au téléphone, plus brutalement que je ne l'aurais souhaité. J'étais aussi embarrassé qu'il était ému. Une mésaventure analogue se reproduisit l'année suivante. Je le pensais au courant d'une disparition que j'avais apprise, dans ma province. Il ne l'était pas. Que sont ses amis devenus?, me suis-je dit.

Le temps des préparatifs arriva rapidement. Le zèle des doctorants qui m'aidèrent faisait chaud au cœur; nous avions une secrétaire et comptable hors pair. La nappe rouge pour guide, elle organisait, Nathalie. Nous étions appuyés par un laboratoire ami. Il me fallait de tels soutiens pour réunir les budgets, trouver les salles et gérer les allées et venues des uns et des autres. Alain Rey allait passer une semaine à Rouen et ses amis viendraient du Québec, d'Allemagne, de Roumanie rejoindre les autochtones souvent fameux. Le budget se trouva, non sans difficultés. Un élu, ancien président d'université, me déclara qu'il ne pouvait verser même une modeste participation car... ses électeurs ne comprendraient pas.

Lors de cette préparation, je n'essuyais de refus que de la part de collègues locaux. Cependant, ma petite équipe de jeunes se soudait dans la dynamique de cette organisation. Je n'eus rien fait sans elles, sans eux. Leur réactivité fut à la mesure de leur enthousiasme. Toutefois, ils furent choqués de découvrir, une fois le programme établi, une lettre injurieuse d'une personne proche du célèbre qu'il n'avait pas songé à inviter. Jamais son nom n'avait été mentionné. Et je n'étais pas qu'un universitaire de province, mais aussi un étranger au monde intime de mon nouvel ami.

⁴ Lettre à l'auteur du 6 juin 2008.

Pour le reste, ce furent des moments heureux. Nos hôtes se montrèrent en harmonie avec la parfaite courtoisie d'Alain Rey. Leur contentement de fêter cet homme était évident. Je faillis juste subir les foudres d'un invité qui s'était égaré dans un autre campus pendant plus d'une heure, qui avait du mal à s'informer et m'arriva passablement excédé. Je le comprenais aisément et que n'aurais-je dit en pareille occasion ? Je découvris rapidement que l'homme était charmant et que nous partagions la même forme d'humour. Il s'agissait de Pierre Fresnaut-Deruelle. Ce fut pour moi une rencontre inoubliable. J'eus l'occasion de le réinviter et à peine avait-il débarqué sur le quai de la gare que nous reprenions nos échanges teintés d'absurde.

Le colloque se déroula dans la cadre d'une Semaine du mot, je l'ai dit, qui était l'occasion de faire parler des conférenciers devant nos étudiants. Une rencontre eut lieu avec le poète franco-libanais Salah Stétié, auteur d'une grande œuvre qui avait rencontré aussi bien André Breton que Louis Aragon, parmi tant d'autres. Appelé à l'hôpital, je ne pus l'entendre ; mais ensuite je fus sensible à sa sollicitude et à celle de son ami Alain. Les mots reprirent le dessus. Et les sourires.

Le colloque passa très vite mais nous eûmes le loisir d'en savourer le début ; nous étions bloqués dans la rue par une alerte à la bombe ! Ce contretemps permit de faire mieux connaissance avec ceux qui venaient d'arriver et d'échanger avec les amis moins fraîchement débarqués. L'ouverture se faisait avec un message que François Morel, qui, en tournée, ne pouvait être présent, avait écrit à notre intention. Ce fut possible grâce à l'équipe audiovisuelle de notre Faculté des lettres qui était allée dans les coulisses d'une salle de spectacle de la région parisienne enregistrer ce message.

Nous avons la chance que deux amis d'Alain Rey soient deux sympathiques hommes de radio, Stéphane Paoli, de France inter, et Antoine Perraud, de France culture, avaient accepté de bon cœur de se joindre à nous pour animer les débats. Ils contribuèrent à l'ambiance chaleureuse. Je me souviens d'un ancien ministre qui avait accepté de parler. Laurent Fabius était arrivé discrètement et s'était installé dans l'amphi près de porte, attendant son tour. Son exposé conquiert même les plus réticents ; le propos était pertinent et travaillé, l'homme était visiblement content d'être là. Les rapports avec son équipe furent d'une parfaite fluidité. Une section intitulée « le kiosque des amis était réservé à des échanges personnels plus informels. Alain Rey connaissait certains depuis les années 1970, la mémoire de la discipline nous rendait visite.

La semaine se termina sur une réunion improbable autour de la pédagogie des dictionnaires. Je ne connaissais pas la salle, excentrée et difficile à trouver. Nous étions samedi matin, nombre d'orateurs étaient partis. Ce fut intime.

J'avais organisé auparavant, à l'université de Rouen, une conférence de Marie-Claire Hooek-Demarle, précédée d'une projection de *La langue ne ment pas*, l'admirable documentaire de Stan Neumann, réalisé d'après le livre de Viktor Klemperer, *LTI, la langue du IIIème Reich*. Heureux du résultat, je proposais à Alain Rey d'organiser une projection-conférence à Yvetot, en mai 2010. Il ne connaissait pas le film — remarquable et bouleversant — et dut noter trois mots pendant la projection. Au moment de prendre la parole, il laissa un moment de silence. On ressentait son émotion, qu'il maîtrisa très vite. Puis il improvisa une réflexion sur les dévoiements du langage par les systèmes totalitaires qui mobilisa l'attention et frappa nombre d'esprits. On peut en retrouver le contenu dans *La langue sous le joug* (2011), dont je lui proposais le titre et que j'eus l'honneur de préfacer.

Nous nous retrouvions de temps à temps à Paris, nous parlions un peu de tout. Nous avons évoqué mon directeur de thèse, Louis Guespin, homme cultivé et débonnaire, esprit fertile et d'une liberté de ton sans égale, dont j'avais été très proche et qui était décédé trois ans après la fin de ma thèse. Alain Rey l'avait écharpé cruellement dans une note de bas de page pour son matérialisme sommaire — les années 1970 affectionnaient ces piques théoriques. Il l'avait ensuite regretté et avait supprimé le paragraphe concerné et la note lorsqu'il avait actualisé l'ouvrage, en 2008.

Mais nous parlions surtout de dictionnaires, et de petits lexicographes — petits soit parce qu'ils avaient connu l'oubli, soit parce qu'ils avaient rédigé de petits dictionnaires, de ceux que l'on destine aux élèves et qui ne sont guère étudiés. Le plus souvent, ils appartenaient à l'histoire mais Alain Rey aurait pu en rencontrer certains, comme le mystérieux Marcel Didier, ou en entendre parler comme Maurice Davau, Maurice Lallemand ou René Normand, ayant travaillé durant l'entre-deux guerres. Nous évoquions les amis ou les connaissances communes et parlions de technique lexicographique. Je n'ai jamais réussi à percer le secret des *sous-marins*, mots factices dont j'avais entendu parler et que les lexicographes introduiraient dans leurs nomenclatures pour dépister les plagiats. L'énigme est demeurée irrésolue mais il me raconta la réception organisée, en Pologne je crois, pour remercier les auteurs du *Petit Robert des noms propres* d'avoir tiré de l'oubli et rendu sa juste place à une autrice

polonaise... dont ils avaient inventé le nom et la biographie ! La fantaisie ne lui était pas étrangère. Nous parlions aussi de mots et je m'étais étonné d'une lacune dans la nomenclature des *Robert*. Depuis que j'étais enfant, je parlais et entendais parler des *poubelliers*, mot bien formé pour désigner les noms de professionnels s'occupant des poubelles, comme l'hôtelier s'occupe de l'hôtel, ou le jardinier des graines. À ma grande surprise, il m'affirma n'avoir jamais entendu le mot.

Je me souviens également que nous discutons de l'analogie, dont l'emploi dans un dictionnaire général, trouvaille de Paul Robert, rentabilise l'information en permettant au lecteur de circuler dans le texte, et ceci bien avant l'hypertexte. Alain et Josette avaient émis des réserves théoriques sur cette notion, utile mais difficile à conceptualiser. Le pionnier en la matière avait été Prudence Boissière, un collaborateur de Pierre Larousse. Un jour, ayant décidé de remettre le sujet sur le tapis, j'étais arrivé avec une photocopie d'une double page du *Dictionnaire analogique* de Boissière. Les faiblesses de cet ouvrage, novateur en son temps, étaient réelles et au bout d'un moment je demandais au praticien de l'analogie des *Robert* quelles modifications il opérerait. Et là, il raya, corrigea, compléta, précisa, reprit les deux pages au fil de la plume avec une rapidité qui me confondit.

Je compris mieux lorsque, évoquant la refonte du *Dictionnaire historique de la langue française*, qu'il compléta jusqu'à la fin de sa longue existence, il me répondait à chaque fois que prendre des collaborateurs lui ferait perdre du temps. Ce n'était pas, dans son cas, une coquetterie. Sa maestria technique, la fidélité de sa mémoire, l'étendue de sa culture, la longueur de sa fréquentation à temps plein du vocabulaire et des idées qu'il permet de faire circuler rendaient son savoir-faire difficile à faire partager et il n'était guère, en la matière, de tâche ancillaire.

Après le succès de la conférence tenue à Yvetot, j'organisais, en 2012, à la demande de leurs enseignants, une rencontre avec les élèves du Lycée agricole d'Yvetot à l'occasion d'une signature à la librairie L'Armitière – aujourd'hui La Buissonnière. Comme toujours, il sut se mettre à la portée de ce public et laissa derrière lui le souvenir d'un savant souriant. Nous eûmes l'occasion de rire lorsque je le conduisis à son hôtel. Il s'agissait d'une annexe proposant quelques chambres assez vastes dans un quartier calme et excentré. Je savais l'hôtel bien tenu mais je tenais à m'assurer que tout était en ordre. Je découvrais l'endroit. Nous entrâmes dans un espace en duplex, plutôt vaste, et intégralement décoré de dizaines de vaches en tous genres, figurines objets, images... Mon souvenir est tel que j'étais tenté d'écrire «des centaines». On se serait cru dans une

Célébration de la vache de la fameuse collection de Robert Morel. Mais l'éditeur de Jas-du-Revest-Saint-Martin avait négligé la vache dans sa soixantaine de *Célébrations* pour s'intéresser directement au fromage. La décoration présentait une belle cohérence avec la thématique de cette annexe nommée Le manoir des vaches et dont les chambres étaient désignées par des noms de races : la Charolaise, la Limousine, la Blonde d'Aquitaine... Cette fantaisie hôtelière nous ravit.

La même année, Alain Rey accepta de siéger au jury de la thèse de Mahfoud Mahtout, *Les dictionnaires bilingues en Algérie pendant la période coloniale (1830-1930) : histoire, analyse et perspectives d'avenir*. Ce fut un plaisir et un honneur. Le travail méritait d'être évalué par un jury exceptionnel. L'originalité du thème choisi et la qualité de son traitement en faisaient un excellent point de départ pour une carrière. Mais son auteur quitta le monde académique qui ne lui offrait pas de débouchés, tout comme je quittais le laboratoire dont la présidence de mon université m'avait demandé de laisser la direction. Tout n'avait été rose. Le thème de la lexicographie coloniale et missionnaire ne prospéra pas. Mais je conservais la nappe rouge.

Alain Rey se prêtait volontiers, on l'a compris, au jeu des conférences. J'essayais de trouver des défraiements mais la question importait peu. Il accepta de bonne grâce, en 2014, ma suggestion d'aller en banlieue de Lyon, à Dardilly, parler dans le lycée hôtelier François Rabelais où mon fils par faisait ses talents de cuisinier. Quelques années auparavant, c'est lui qui avait décroché le téléphone alors que l'homme du *Petit Robert* cherchait à me joindre et, alors qu'il se présentait, mon fils lui avait répondu « Oui, vous êtes sur la cheminée. » Il parlait du livre que je lisais, qui devait être *L'Amour du français*.

Revenons à Dardilly. Dans la salle polyvalente, l'atmosphère était studieuse mais je repérais au fond de la salle quelques élèves qui, par leur attitude montraient leur réticence au projet culturel de leur équipe pédagogique. Or au fil de la conférence, je vis leur attitude changer et la curiosité l'emporter sur leurs préventions. L'accueil souffrit sans doute du fait que le directeur de l'établissement ne savait pas qui était son invité. Il ne pouvait partager la joie de ses enseignants. L'ambiance fut quelque peu contrainte pendant le repas, qui se révéla étrangement quelconque, vu l'endroit. Ensuite, Alain Rey parla dans la salle de l'Aqueduc, de la même ville, abordant aussi bien la langue des dictatures que les dialectes, allant des langues minoritaires à la normalisation en passant par l'apport lexical des immigrations... Pendant les digressions, je me demandais comment il allait retomber sur ses pattes. Lui était toujours satisfait de l'accueil et

les hôtes toujours charmés par sa gentillesse et sa disponibilité. Il incarnait à mes yeux ma notion d'*équanimité*.

La même année, nous passâmes ensemble plusieurs heures au salon du livre de Paris, sur le stand des Presses des universités de Rouen et du Havre. Ce ne fut pas un défilé ininterrompu et nous eûmes le temps de discuter. J'appréciais particulièrement la façon qu'il avait de vous faire comprendre que vous étiez dans l'erreur, avec une gentillesse non feinte, une sorte de bienveillance même. Un jour, nous parlions de ma famille – c'était rare mais il s'intéressait sincèrement aux gens –, je pestais contre certaines lectures de la fille et je parlais de « littérature de concierge », reprenant une expression banale. Alain Rey se tourna vers moi en souriant : « Pourquoi un tel mépris des concierges ? ». Et c'était dit avec la plus grande cordialité.

À partir des textes d'un colloque qui avait eu lieu en 2006, je publiais chez Honoré Champion, en 2013, un collectif intitulé *La lexicographie militante* dont le thème pouvait parler à l'ancien chroniqueur radiophonique. Le livre lui inspira une stimulante préface de douze pages.

Il me parla à cette époque de son désir de céder sa bibliothèque. Il avait déjà contacté une université parisienne qui avait accepté le principe mais lui demandait de dresser la liste des ouvrages et, si possible, de les mettre en cartons. Mieux valait en sourire. J'imaginai de constituer un pôle, qui aurait pu devenir francophone, en réunissant, comme point de départ, deux des plus copieuses collections privées de dictionnaires. Je pris des contacts. Alain Rey n'avait rien contre le fait que ce soit en province, comme on ne dit plus. Un peu plus tard, il m'informa que des membres de sa famille avaient pris conscience de la valeur marchande de cet ensemble et voyaient d'un mauvais oeil cette initiative. L'idée fut totalement abandonnée.

En 2014, paraissait *Alain Rey. Au bonheur des mots*, qui faisait suite à *Alain Rey, vocabuliste français*, paru deux ans plus tôt. J'en étais quitte avec les deux volumes des actes du colloque organisé en son honneur. Il fut encore de la partie lorsque j'organisais, le 9 octobre 2015, avec Moulay-Badreddine Jaouik et Mahfoud Mahtout, deux jeunes docteurs, une journée d'études consacrée à « L'islam dans les dictionnaires français (XVII^e-XXI^e siècle) ». La période rendait nécessaire de mettre en perspective les représentations de l'islam ayant nourri la société française. L'histoire culturelle des dictionnaires trouvait là une utilité, nous semblait-il. Nous ne pûmes que dédier cette manifestation à Abdelawab Meddeb, que nous aurions voulu inviter à nouveau – il était venu à Rouen – mais décéda prématurément. Ce spécialiste du soufisme, militant pour

une réforme radicale de l'islam, était un ami d'Alain Rey, lequel nous parla, en ouverture, de «*La Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient* de M. d'Herbelot». Cette journée ne fut pas suivie d'actes.

J'ai évoqué les étudiants en doctorat qui m'épaulèrent. Leur position était parfois rendue délicate. Ainsi, un jour un collègue, sans doute fasciné par la célébrité, demanda à deux d'entre eux, que je dirigeais, de contacter Alain Rey sans m'en parler, pour l'inviter à Rouen. Cette idée absurde les plaça en porte-à-faux et suscita leur indignation. Maltraités par l'institution, ils jouaient un rôle essentiel dès que l'on souhaitait mener une animation scientifique.

Après les quelques conférences, je ne sais par quel truchement, il arrivait que des personnes – toujours des femmes, d'ailleurs – de diverses régions me contactent pour inviter le lexicographe chroniqueur. J'invoquais mon incompetence mais transmettais... Moins de deux mois après la journée sur l'islam, je passais de la salle de conférences au prétoire. Tout n'avait pas été rose. J'avais dû me défendre contre des malveillances et le tribunal administratif de Rouen condamna le président de mon université pour abus de pouvoir. La décision fit jurisprudence.

J'avais proposé à l'homme des *Robert* de s'intéresser à d'autres types d'affaires judiciaires, plus stimulantes. À partir d'une journée d'études tenue le 16 janvier 2009, réunissant des collègues de Linguistique, de littérature et d'histoire, j'avais réuni des textes sur les *Dictionnaires en procès*. Ce sujet n'avait pas intéressé grand monde jusque là; il retint l'attention de l'auteur de *Parler des camps* qui parut la même année, en 2015.

Je pense que c'est durant cette période que se situe un incident mineur mais qui fut la seule occasion où je le vis vraiment troublé. Nous avions déjeuné fort agréablement et le festin touchait à sa fin. Faisant face à la rue, je tournais le dos à la salle. Alain Rey voit une connaissance se lever et se préparer à partir et le hèle courtoisement, comme à son habitude. Ils avaient rédigé une œuvre commune au siècle précédent. Par politesse, il me présente et précise mon établissement d'exercice. En entendant le nom de l'Université de Rouen, où il avait enseigné, l'homme – avec lequel je n'avais jamais eu le moindre rapport – se lance dans une diatribe violente contre cet établissement et tous ses membres, depuis sa fondation jusqu'à son anéantissement (ou peu s'en faut...); puis il part sans saluer, excédé. Interloqué, Alain Rey fut très gêné et son trouble mit plusieurs minutes à se dissiper. Pourtant, je ne m'étais senti à aucun moment concerné et avait regardé le comparatiste avec plus de curiosité

que d'effarement. Pour sa part, mon interlocuteur, que l'on venait de choquer, ne disait jamais de mal de quiconque⁵.

Ces billevesées d'un amer énergumène ne nous empêchèrent en rien d'évoquer d'autres châteaux en Espagne. En guise d'Espagne, ce fut Paris. Et le château fut le centre parisien de l'Université de Chicago. Nous avons été fort contents de leur accueil pour la journée sur l'islam et ils acceptèrent de nous recevoir à nouveau pour le demi-siècle du *Petit Robert*. Alain accepta de parrainer la journée consacrée au dictionnaire de Rey, et de ses acolytes disparus ; la maison Robert s'y associa et il fut aisé de réunir des bonnes volontés pour prendre la parole. Le texte d'ouverture figure au début de ce volume. Des projets éditoriaux qui m'incombaient se bouscuaient et je dus encore renoncer à réunir des actes. Restait ce texte « *Le Petit Robert et moi* » qui ne pouvait pas demeurer inédit et qu'avait signé Alain Rey.

Nous nous revîmes. Nous parlions des idées de Josette Rey-Debove que j'avais lue et écoutée mais pas connue. Il m'apprit qu'elle avait correspondu avec Willard Van Orman Quine, l'un des philosophes analytiques majeurs du second XX^e siècle. Il ne parvint jamais à remettre la main sur ces courriers que j'aurais aimé lire.

Nous passions aussi de longs moments au téléphone et cela me réconciliait avec cet appareil. Nous échangeons par mails, l'époque le veut. Les écrivait-il tous ? La question se posa. Je lui avais écrit car il avait subi un accident de voiture, en 2020. Il en minimisait les conséquences, comme à son ordinaire, mais avait été immobilisé trois mois. Je dus lui apprendre à se méfier de sa messagerie car sa réponse, envoyée depuis son adresse habituelle, m'arriva que j'ouvris avec gourmandise. Il s'agissait d'une lettre d'injures incohérente ! Je dus l'informer et le prévenir qu'il avait dû se faire pirater sa boîte. Il fut désolé de l'incident qui ne se renouvela pas. Il me proposait de venir à Paris. Je n'osais le déranger. Il me parlait d'une rééducation lente et surtout de tout l'appareil de datation en français moderne qui était chamboulé par l'apport de Gallica, le site de la BnF, qu'elle privatise à petit feu dans une totale indifférence. Le *Dictionnaire historique* l'occupait à temps plein.

Nous avons parlé de Larive et Fleury je crois ; mais je ne pense pas avoir eu l'occasion de lui raconter ma visite du château au vaste parc qu'ils avaient acheté puis entretenu avec leurs manuels et leurs dictionnaires. Suis-je sûr que nous avons évoqué Paul Guérin, propagandiste de

⁵ Je ne vois qu'un cas qui ait pu faire exception, mais le carton rouge était mérité, et je l'ai classé «secret défense».

la foi prêt à escroquer les fidèles pour mener sa croisade lexicographique, mot sous un pseudonyme? Lui ai-je parlé du mystère entourant Jules Troussel au dictionnaire foutraque mais très républicain? Et les ruses de Michel-Auguste Peigné? L'engagement de Raoul Mortier auprès d'Aristide Quillet? Et Claude Kannas?... Et Jean-Pierre Makouta-Mboukou?

Attends, Alain, écoute! La nappe rouge est encore dans mon tiroir, je ne te l'ai même pas montrée.

François GAUDIN